

Schwârzi sengessle = Les orties noires

de Claude Vigée

par Heidi Traendlin

Tout dans les conditions d'écriture du poème des *Orties noires*, racontées par Claude Vigée dans plusieurs entretiens, semble rejoindre son cours dans l'injonction de Rabbi Nachman de Bratslav : « *Il est interdit d'être vieux !* ». Dès les premières années de la retraite, ces « ultimes grandes vacances », en pleine Guerre du Liban, le poète monte sur la terrasse de sa maison à Jérusalem, chaque matin de l'été 1982, pour composer un « Requiem alsacien » dans sa langue natale. Les aubes rougeoyantes du ciel israélien se reflètent dans le miroir de cette autre terre promise, dont il cueille les mots par « *grumeaux* », dit-il, avant de les transcrire sur les pages du livre à venir¹ en hommage à une langue appariée depuis toujours au silence

*mièr àngeboreni zwàngs-schproochkréppel,*²

assignée aux saisons et à la glèbe :

*én unserem erschte ort, ém heilische räche vun de ärd.*³

Arrachant aux souvenirs les larmes de pluie qui adoucissent la brûlure des orties sur les sentiers où l'enfant pédalait jadis à toute allure et tête baissée, la mémoire de l'écrivain ajuste les bords effrangés d'une voix double qui monte de la nuit : celle des fragments enchantés de son enfance à Bischwiller et celle des mots qui parlent encore à l'oreille des vivants. Les chansons et les proverbes sont magnifiés par la force de leur rythme et leur saveur douce-amère où se mêlent humour et dérision, mais les voix aimées qui affleurent le temps d'évoquer la convivialité joyeuse à l'occasion d'un Nouvel An

bitt owe hémmr zitt

fér e gläsel nusseschnäps

un fér geréeschti keschde !⁴

ou à l'auberge du Lion d'Or :

« Numme witt vum gschétz

1 Les *orties noires flambent dans le vent* = *Schwârzi sengessle fläckere ém wénd* paraîtront pour la première fois en version bilingue à Paris, chez Flammarion, en 1984. Adrien Finck consacre un chapitre important à ce poème dans son ouvrage *Claude Vigée, un témoignage alsacien*. Strasbourg : La Nuée Bleue, 2001. Les citations ci-dessous renvoient aux deux anthologies récentes : *Lieweschprooch, langue d'amour*. Bischwiller : Hääseschprung », Association des Amis de la Laub, 2008 et *Mon heure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008 pour la version française.

2 P. 9 ; « livrés dès l'origine au forceps du langage », p. 560.

3 P. 38 ; « notre lieu premier, la gorge sainte de la terre... », p. 583.

4 P. 9 ; « ce soir, enfin, nous avons bien le temps / pour un doigt d'eau-de-vie de noix / et pour une poignée de châtaignes rôties ! » p. 560.

gétts àldi soldàade ! »⁵

laissent entrevoir le vide et la déréluction dans un interstice qui devient de plus en plus béant.

« *An stillen Grabes Rande* »

- 68 -

Avant le lever du jour, le poète restitue ces échos entendus à fleur de terre, voix incarnées de jadis. Elles résonneront encore plus tard, dès les premiers vers du *Feu d'une nuit d'hiver*, amplifiées comme par le son d'un *shofar* :

Heere-nr s'doodegleckel litte

Fér unsri dunkli frîbri zitte ?⁶

De la relation heureuse avec son grand-père Léopold, mort en 1937, le poète découvre un fil d'or dont il va suivre la trace lumineuse dans une errance qui le mène à la fin de la Première partie des *Orties noires* au seuil de l'indicible,

Zerscht wurixts'eine diëf ém hënderhals :

mr gschbiert, es geht aim gràd àns herz !

Ammer sowieso rollt ké einzischer kläng

Dort nàbb, én de nàsskàlde sànd.⁷

Pendant les quarante ans qui ont suivis la Guerre 1939-1945, les sanglots ravalés n'ont servi qu'à augmenter le poids de silence et d'oubli qui pèse sur les consciences humaines jusqu'à l'étouffement. Avec quels mots dénoncer la haine qui se fiche dans les cœurs comme la lame des couteaux dont se servirent les bourreaux nazis en maîtres-bouchers ? De quelle nature est la révolte qui sourd aujourd'hui ?

Claude Vigée trouve les mots efficaces de son dialecte « fruste et archaïque » pour visiter les bas-fonds d'une histoire délaissée par les hommes et leurs langues châtiées. Il écoute et parle tout contre l'oreille de Dame Marthe-au-Pilon, la part aimée de lui-même, proche et pourtant lointaine, celle qui accueille en silence ses paroles inaudibles devenues le terreau d'où sortiront, à défaut de fleurs cultivées, deux plantes vivaces : l'ortie qui lance sa douleur térébrante contre le ciel

Nur schwärzi sengesse fläckere bis züem himmel,

hooch nüss én denne schdëlle wënder.⁸

et le pissenlit qui pousse dans les mâchoires béantes des morts

So kummt doch d'doodesunn

wëdder emool eruff,

5 P. 13 ; « Seulement s'il se tient / à distance du feu / le troupiier alsacien / pourra devenir vieux ! », p. 563.

6 P. 45 ; « Entendez-vous sonner le glas / Pour nos jours obscurs d'autrefois ? », p. 591.

7 P. 25 ; « L'émoi vous prend soudain comme un nœud à la gorge, / le chant va droit au cœur ! /- Chère amie, de toute façon, / même le moindre petit son / ne pourra rouler jusqu'en bas, / parmi les feuilles mortes / sous le gravier bêché en tas, / le sable rouge, humide et froid. », pp. 573-574.

8 P. 22 ; « Seules les orties noires flambent haut dans le ciel, / sur cet hiver muet déchiquetant la nuit. », p. 572.

*un bléibt ém läre feld,
geje de üssländs-himmel.⁹*

icônes de la déréluction arrachées à l'obscurité, muées par la puissance du verbe en un rêve de présence dans l'icibas de ce monde, rêve aussitôt ruiné par la méchanceté ou l'indifférence ambiante :

*Wër redd hitt noch vun herzenswärme,
vun métleid odder vun näckschteliëb ?¹⁰*

Le rythme soutenu des paroles adressées à Dame Marthe, dont le lecteur imagine l'hébétement face aux images récurrentes du jardin alsacien dévasté, est tendu à l'extrême par l'humour noir et le sarcasme, même si l'ironie sait parfois se faire bon enfant. Mais la volonté de tempérer la douleur, de l'expliquer comme faisant partie du cours naturel des choses,

*Ajoo, isch weiss,
au schun én frihere zitte
henn d'älde litt än fühle bäcke-zähn gelétte.¹¹*

ne résiste pas à la vague de désarroi qui empoigne le lecteur à l'évocation des discours meurtriers des chefs de l'Etat et du Gouvernement français pendant la Deuxième Guerre mondiale, par exemple. Le bon sens et le pragmatisme des hommes pris au piège de leur propre langue ne suffisent pas à démonter la logique infernale qui mena à l'hitlérisme et à l'assassinat de six millions de Juifs,

*Hitt kàmm'r's rübisch saawe,
s'esch alles fër d'kätz gsén, maddàm Glopfbàmmmer ;¹²*

En même temps que le traité de paix signé dans la Galerie des Glaces à Versailles, après avoir forcé les barrages de la raison humaine, les rêves héroïques ont été déchiquetés comme les soldats au feu des canons,

*Bi Narvick én dr Norwèsch henn se zerscht
so e pàar àrmi schlucker au champ d'honneur gemàrixelt.
De räscht esch schüist ém Rüsslând verloore gänge,
lewändi àm helle dàà vun kopf ze füess verréssse,
un dànn verdolwe under schnee un schlàmm.¹³*

A la lumière sinistre de cette marche collective et fatale vers la mort, le poète accompagne Marthe jusqu'aux bords des tombes,

*Ebrlisch gemeint, maddàm Glopfbàmmmer,
wàss kàmm'r dezi noch saawe ?*

9 P. 24 ; « Le soleil de la mort / encore une fois monte : / il fleurit au milieu des vastes champs déserts, / face au ciel étranger. », p. 573.

10 P. 19 ; « Qui parle de nos jours d'un cœur compatissant, / d'un esprit chaleureux, ou de l'amour d'autrui ? », p. 568.

11 P. 17 ; « Certes, je m'en souviens, / même aux siècles anciens / les vieilles gens souffraient déjà de dents pourris... », p. 566.

12 P. 20 ; « Nous pouvons, de nos jours, le confesser sans honte, / Dame Marthe-au-Pilon : tout ça, c'est pour des prunes ! », p. 569.

13 P. 22 ; « A Narvick, en Norvège, à titre de prélude, / au champ d'honneur quelques pauvrets furent occis. / Le reste s'est perdu au fond de la Russie ; / dépecés jusqu'à l'os, de la nuque à l'orteil / face au trouble soleil d'hiver, / puis enterrés sans bruit sous la neige et la boue. », p. 571.

« *An stillen Grabes Rande* »

*schtebt mr gànꝝ drooschdloos dô.*¹⁴

seuil d'un non-retour des « vieux enfants de Bischwiller », mais aussi lieu d'une adhérence mystérieuse entre parole et silence, entre oral et écrit, que le poète confie aux nouvelles générations par le biais d'un petit fragment de choral chu de l'œuvre monumentale du musicien allemand Jean-Sébastien Bach. La mélodie qui disparaît dans le texte rappelle l'absence mortelle qui vient au cœur de l'homme distrait et oublieux

Schtäddeme weiche menscheberꝝ

*Schdeckt-ne e gröjer waggelschtein én dr bruscht.*¹⁵

et le champ de ruines qui recouvre son âme accablée.

Le pissenlit doré qui refléurit chaque printemps dans les cimetières juifs d'Alsace réfracte la lumière ténue de la voix judéo-alsacienne de la grand-mère Sarah, décédée avant même la naissance de Claude Vigée en 1921, qui continue à sourdre sous le ciel hiérosolomytain comme le ruisseau Rouge encore aujourd'hui à Bischwiller.

« *Frisch, Gesellen, seid zur Hand* »

Des mots tissés jadis dans la langue qui nous aime, le poète découvre les ruines et l'altérité qui, à défaut de répondre à nos aspirations premières, nous portent vers des rives plus conciliantes où le masque des mots est déjà tombé et où les choses s'enracinent en une danse furieuse et macabre qui se déroule sous nos yeux, à l'instant où le poète déballe le fatras de débris et déchets extraits du matelas familial, dans la Deuxième partie du poème des *Orties noires*. Le lecteur retient son souffle. Il écoute, hésite : le feu de la destruction n'est pas si loin qui brûla jusqu'aux objets les plus intimes des familles juives sur les places publiques pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mais sur le trottoir de Bischwiller se déroule la chronique des jours du poète-matelassier écrivant avec ses griffes de chat domestique (et celles des chats de gouttière venus à sa rescousse !) pour le déploiement glorieux d'un vocable rescapé et la mise à nue d'une conscience qui rédime dans l'instant ultime d'un sursis le temps des terreurs et des bourreaux, de la cendre et des corps partis en fumée dans les camps d'Auschwitz ou de Treblinka. De la haine des hommes qui ressuscite sans cesse un mur de silence et d'oubli mortel, le poète arrache les fragments d'une mémoire en souffrance. Il nous convie à l'écoute de ces paroles jaillies soudain comme l'eau vive des cimes dont la source et sa fraîcheur se proposent à notre soif.

La gestuelle hyperbolique où se noue la parole arrache aux sanglots contenus un rire subversif et jubilatoire :

Zegàr bis uffs droddwààr

lauft àls d'gànꝝ büddick émwër

*mët dère unbeimliche beddlààd-wààr !*¹⁶

Le lecteur découvre le bénéfice des rimes et des césures fixant les marges au trop-plein de mémoire qui ne demande

14 P. 25 ; « Main sur le cœur, Mère Marthe-au-Pilon, / Qu'ajouter à ses mots ? / « Debout devant les tombes » / on se tient là tout coi, sans être consolé. », p. 573.

15 P. 35 ; « Au lieu d'un cœur humain, compatissant et tendre, / ils n'ont qu'un lourd pavé scellé dans la poitrine. », pp. 582-583.

16 P. 27 ; « Par tous les soupiraux la boutique déborde ; / jusque sur le trottoir / croule sa cargaison de literie étrange... », p. 575.

qu'à se déverser au hasard de la bouche. Le double travail de transcription et de création poétique par lequel Claude Vigée façonne ses vers alsaciens s'accomplit à Jérusalem au matin d'un nouvel été innommable - sauf à quitter une rive pour l'autre, celle où s'allume soudain la lueur d'un incendie éteint depuis quatre décennies. Le poète donne libre cours à une langue qui semble ruminer la vengeance d'un trop long silence et l'offre en prémices au ciel impassible des jours qui se lèvent, lourds d'angoisse et de danger. Les fragments arrachés de haute lutte entre les rayures de la toile déchirée du vieux matelas sont soupesés, triés, nommés en une longue strophe mettant au défi notre goût du beau et du bien :

*kritzschpénbuddle, gränaue, bornbütt, pfutzegränder,
hoor-noodle, schdrumfbandel, bosseknepf,
rooseroodi odder grieni fiessnäjel-abfäll,
hälb üssgebrüedeldi fêlzlies-eier,
doodi rüppe un goldkäferkepf,
làngi hoorischi schàweflättsch...*¹⁷

Qui voudrait se sustenter de ces restes infâmes qui crissent sous les dents, sinon Satan lui-même et parfois quelques rats qui trouvent leur profit en fouillant dans cet écheveau pourri ? Le lecteur alsacien se laisse pourtant prendre aussi au filet magique que lui tend le poète-gratteur-de-matelas qui ne dénonce pas l'état archaïque et fruste du dialecte, mais la situation d'abandon et de mépris où celui-ci s'est trouvé acculé au cours des relations franco-allemandes désastreuses qui ont précédé et suivi les deux conflits mondiaux. Un vers du poète allemand Friedrich Schiller, extrait du « *Chant de la cloche* » et placé en exergue aux fouilles, semble impulser cette infernale comédie d'où personne ne réchappe, sauf le Mal qui se réincarne sans difficulté :

*Ein tààtsàch isch àlli wobl bekànnnt :
de gréeschde düddel
isch émmër démm güede Herr Dood
au siner beschde büddel.*¹⁸

Par un jeu de calque saisissant, le poète déboulonne le mythe romantique et la morale bourgeoise qui l'imprègne. Il décrit la faillite de l'humanisme compatissant, de l'esprit évangélique et la ruine d'un conformisme de mauvais aloi, en les confrontant au destin des Juifs et des Malgré-nous qui n'ont connu ni les bienfaits ni les méfaits du cours habituel d'une vie rythmée au son des cloches. A la langue édifiante de la ballade schillérienne « qui fascinait les lecteurs et dispensait un trésor de sagesse exploitable



Les Orties noires. Photographie d'Alfred Dott.

17 P. 27 ; « cors aux pieds, durillons, escarres, apostumes, / croûtes d'acné séché, de chancre ou de furoncle, / corps velus d'araignées porte-croix au dos noir, / épingles à cheveux, jarrettières, boutons, / ongles des gros orteils teints en vert ou en rose, / morpions tués dans l'œuf en pleine couvaison, / griffe de cancrelats, chrysalides, chenilles... », pp. 574-475.

18 P. 32 ; « mais sur terre une chose au moins est assurée : / les plus sombres crétins, / si prompts à la curée, / sont partout les meilleurs larbins / de Nos Seigneurs les Assassins. », p. 579.

selon les circonstances »¹⁹, le poète superpose un propos vigoureux et salutaire qui prend valeur d'avertissement :

*Männer, sie hätt di bezitte gewàrnt devoor,
dù waich genau wer uff di bàsst
hinderem letschde üssgangsdoor ;
dèr lürt schun läng uff disch àm end vum korridor.*²⁰

- 72 -

Tout en débusquant les menaces d'une fatalité enracinée dans la langue poétique de Schiller, Claude Vigée libère la parole alsacienne de sa gangue morale et la laisse « flamboyer », verte et vivace, en un printemps retrouvé. La métaphore des orties exprime l'abîme qui nous sépare du temps d'avant la Shoah, mettant en lumière la problématique de la transmission du dialecte alsacien : les poètes strasbourgeois Albert et Adolph Matthis²¹ n'avaient-ils pas placé leur espoir dans leur « gerbe de pissenlits » dont les akènes s'éparpilleraient au vent ? Le poète Nathan Katz²² n'avait-il pas chanté le souffle mystérieux et continu de la vie ? Claude Vigée n'insiste guère sur cette double perte dont le poème garde les traces en son cœur obscur. Après avoir scruté en archéologue les vestiges de sa mémoire qui finissent par exacerber la curiosité de Dame Marthe-au-Pilon, il dévoile le secret de son alchimie verbale,

*es ésch e seldsààm eckschblosivi méschung
vun dräne – lach – un nerfegààs.
Isch hàb se üssproviert én unsere hopfeschr.*²³

en des vers anti-lyriques rappelant l'origine chthonienne des voix restituées où la rupture du signifiant libère un rire-aux-larmes nerveux, hoquetant et saturé depuis l'enfance. Que Marthe y reconnaisse prophétiquement le rythme endiablé du rock'n'roll est un signe de l'influence hébraïque qui se fait sentir dans la structure et l'écriture du poème des *Orties noires*²⁴. Les fragmentations qui suggèrent les ruptures spatiales et temporelles de la vie du poète juif aussi bien que celles de l'histoire politique et linguistique alsacienne convoquent l'altérité et la sollicitent en montrant les relations entre oralité et sociabilité, entre langage et sexualité. Le suspens sur l'identité de Dame-Marthe-au-Pilon, tenancière d'une maison de prostitution strasbourgeoise, n'est levé que dans les tout derniers vers de la Deuxième partie, comme si le lecteur était lui aussi pris en flagrant délit d'oubli ou d'adultère, au moment même où le poète a mené à son terme la transgression jouissive d'un interdit ancien. Dans cette langue discourtoise jusqu'au paroxysme, le poète chante l'amour pour sa langue natale en pure perte, comme l'a bien compris sa Dame,

« Güscht, loddel noch e bëssel

19 In : Friedrich Schiller, *Ballades*. Traduction, notes et postface par Raymond Voyat. Paris : Mille et une nuits, 2005, p. 123.

20 P. 31 ; « Mon vieux, on t'a pourtant / averti bien à temps : / tu sais exactement / qui te guette dans l'ombre / derrière les battants / du portail de sortie ; / ça fait un moment / qu'il t'épie – / au bout de l'affreux corridor. », p. 579.

21 Poètes strasbourgeois nés en 1874 dont on pourra lire *Bois d'oignon* publié en version bilingue dans la collection « Neige ». Paris : Arfuyen, 2006.

22 Poète et dramaturge (1892-1981) dont l'œuvre poétique traduit du haut-alsacien est disponible en deux volumes. Paris : Arfuyen, 2001-2003.

23 P. 31 ; « ce mélange explosif d'une si rare espèce, / ce magma détonnant dont il n'est point d'exemple, / se compose à la fois (facteur déterminent), / de gaz des pleurs, / de gaz des nerfs, / et du gaz qui fait rire. / Je l'avais doctement essayé sur moi-même, / Nagueère, à Bischwiller, dans ma halle-aux-houblons... », pp. 578-579.

24 Cf. Henri Meschonnic, « Le langage comme prophétie », *L'utopie du Juif*. Paris : Desclée de Brouwer (Midrash), 2001, pp. 263-265.

wenn aa nix meh kummt :
zàble müesch jo doch ! »²⁵

dont la voix incongrue mais souveraine s'est infiltrée dans le poème, venue de l'autre côté du mur des maisons à colombages où vivaient les Alsaciens d'avant-guerre. Après les discours lénifiants des « doctes professeurs », c'est elle qui nous initie aux amours contrariées d'un pays balloté entre ses rives française et allemande, « pilonné » chaque fois en son centre vital. Entendu aux sources - que ce soit dans la ruelle du Cheveu à Strasbourg ou dans la vieille grange-aux-houblons à Bischwiller -, le dialecte alsacien est délivré de tout jugement par la seule force de son dire.

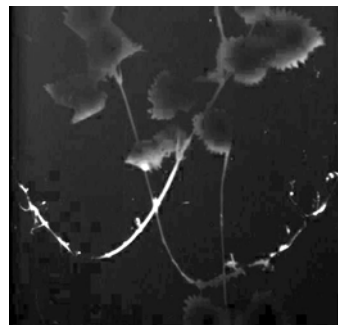
En écrivant le poème des *Orties noires* à « Jérusalem, en l'été de guerre 1982 », Claude Vigée a creusé les sillons d'une semaison future tout en offrant aux Alsaciens les fruits d'une cueillette buissonnière dont il a le secret depuis la lointaine enfance pluvieuse des bords du Rhin. Dans une langue puissante et belle qui a retrouvé sa rive « maternelle » après avoir résisté au gel d'un hiver inhumain dont nous renseigne aussi la nature,

De nordwënd mähjt s'älde läwe àb
em welike schtächelfeld (...)»²⁶

le poète restaure à la fin du poème l'image des cerisiers dans son album de souvenirs,

Jetzt dröje n'iebr wédder emool
mét ejere ajeni werder singe –
die wu vum düschdere bliedschdroom
dort drunde ém herzgrund heimlich begràve
wie flämmroodi kérschbaim ém abrill üsschlaawe,²⁷

porté par le souffle de la promesse et le désir des fruits délectables.



Les Orties noires, détail. Photographie d'Alfred Dott.

25 P. 36 ; « Même si rien d'exquis / ne t'advient jusqu'au soir, / besogne encore un peu, Auguste, pour la gloire ! / Il faut payer le prix : / à midi pile, on ferme. », p. 583.

26 P. 9 ; « La rafale du nord abat l'ancienne vie / dans le champ d'épines brûlées », p. 559.

27 P. 39 ; « Aujourd'hui vous aurez retrouvé ce courage / d'oser chanter l'instant dans vos propres paroles : / celles qui, descendant le cours sombre du sang, nourries de sucres profonds, au lit secret du cœur, explosent en avril comme cerisiers en flammes », p. 584.